

+

**Homélie pour la fête de la Sainte Famille – C, dimanche 27 décembre 2009,
Sainte-Anne de Kergonan**

Lectures :

1 Samuel 1, 20-22. 24-28

1 Jean 3, 1-2.21-24

Luc 2, 41-52

Chers Frères et Sœurs,

Nous voici dans l'octave de Noël, ces huit jours solennels qui succèdent à la célébration de la naissance du Sauveur. Cette octave, vous l'aurez remarqué, n'est pas tout à fait identique à sa cousine germaine l'octave de Pâques. Durant la semaine après Pâques, on ne fête jamais aucun saint, mais on est plongé dans l'éternité ouverte par la Résurrection, on se laisse bercer par une sorte de « monotonie festive ». Alors que dans les jours qui suivent Noël, l'Église ne nous laisse pas inactifs à « coincer la bulle » dans un avant-goût d'éternité, mais elle propose à notre vénération plusieurs saints : Étienne le premier martyr, Jean l'évangéliste dit « le théologien » et aussi les Innocents. C'est comme si la prophétie de Zacharie sur le retour du Christ, déjà se réalisait. « Voici que le Seigneur viendra avec tous ses saints : une grande lumière resplendira ce jour-là » (Za 14, 5-6) chantions-nous comme un refrain pendant l'Avent. Noël, c'est donc notre parousie annuelle. Certes, nous fêtons ce jour-là un petit enfant dans les langes à Bethléem, mais nous célébrons aussi par anticipation le retour glorieux du dernier jour, « où notre Seigneur Jésus viendra avec tous ses saints » (1 Th 3, 13). Ainsi, dans l'octave de Noël, le son paisible de « Jouez hautbois, raisonnez musettes » se mêle d'accents grandiloquents de « trompettes de l'Apocalypse » (Is 27, 13 ; Mt 24, 31 ; 1 Co 15, 52 ; 1 Th 4, 16 ; Ap 1, 10).

En un prodigieux raccourci, en l'espace de quelques heures, nous fêtons donc tour à tour l'avènement du Sauveur, le Saint par excellence et, le lendemain, la mort de saint Étienne. C'est comme si ces deux événements n'en faisaient qu'un. Très tôt en effet l'Église, mue par le sens de la foi, a fêté le martyr comme un *natale*, une véritable naissance, non plus sur terre, mais au Ciel.

Le chemin de la sainteté, *notre* chemin de sainteté, c'est donc celui d'une naissance. « Il vous faut naître d'en-haut » (Jn 3, 7) dit Jésus à Nicodème. Donc sitôt la fête de Noël passée, l'Église est comme impatiente de nous proposer des modèles de sainteté pour que nous puissions à notre tour réaliser notre vocation à naître d'en-haut. Et à Noël, les exemples de saints poussent comme des champignons : Étienne, Jean... On a envie de poursuivre : « Et toi ici ? Et toi là-bas ? Et moi ? Et nous qui sommes associés en cette liturgie au retour glorieux du Christ ? Comment allons-nous être ses saints ? De quelle façon répondons-nous à son appel universel à la sainteté ? » (*Lumen gentium*, chap. V)

Allons-nous y répondre par la mort violente et sanglante du martyr, comme Étienne ? Par la cogitation ardue du théologien, comme Jean ? Ces perspectives peuvent sembler au-delà de nos capacités et de nos forces. Pendant longtemps cependant l'Église n'a présenté pour ainsi dire que ces deux modèles pour parvenir à la sainteté. La vie monastique, faite à la fois de grands renoncements et de méditations prolongées, apparaissait alors comme la synthèse de ces deux chemins de perfection que sont le martyr et la théologie.

Aujourd'hui pourtant, l'Église nous propose de méditer sur un exemple différent : la Sainte Famille. Ce n'est qu'au XVII^e siècle que la dévotion en tant que telle à la Sainte Famille a vu le jour, notamment au Canada. Avec elle, un nouveau modèle de sainteté, basé sur les vertus familiales toutes simples, semble avoir pris de l'essor. Le XIX^e siècle, plongé dans la révolution industrielle, a connu une nouvelle promotion du culte dédié à la Sainte Famille. On considérait alors cette forme de piété populaire comme un antidote à un processus néfaste de fragilisation des structures familiales de la société. Enfin en 1921, le pape Benoît XV instituait pour l'Église universelle une célébration liturgique sous le titre officiel de « Fête de la Sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph ». La dernière réforme du calendrier liturgique, en 1969, a fixé cette fête au

dimanche dans l'octave de Noël. Depuis, le magistère de l'Église n'a cessé de mettre l'accent sur le rôle fondamental de la famille dans l'appel universel de tout homme à la sainteté. Jean-Paul II n'a-t-il pas déclaré dans son exhortation apostolique *Familiaris consortio* que « l'avenir de l'humanité passe par la famille » (n. 86) ? Et l'Église n'a-t-elle pas béatifié récemment, et pour la première fois de son histoire, des couples mariés au titre même de « la sainteté éminente de l'institution de l'amour conjugal » (Homélie du cardinal José Saraiva Martins pour la béatification de Louis et Zélie Martin, Lisieux, 19 octobre 2008) ?

Si la famille semble être comme une nouvelle voie de sainteté, un chemin de sanctification spécialement adapté au temps où nous sommes, si l'insistance sur la sainteté de la famille apparaît comme le résultat d'une lente maturation de la pensée de toute l'Église au cours des siècles, alors raison de plus pour nous intéresser à la fête de ce jour. Justement, l'Église nous propose de méditer aujourd'hui sur la Sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph. Celle-ci est comme la « famille-source », la première famille de la nouvelle création, la souche d'un arbre aux multiples rameaux qui représentent toutes nos familles.

Cependant, bien souvent, au lieu de contempler ce modèle originel de sainteté familial, nous préférons nous en façonner un autre, franchement inaccessible. Notre imagination prompte à idéaliser se forge parfois un concept de « famille chrétienne ». L'on se met alors à rêver d'une famille ou d'une communauté parfaites, sans histoire, sans problème, où tout est harmonie, concorde, paix entre tous les membres. Et l'on se figure que c'est cela la Sainte Famille ! Et l'on culpabilise ou l'on s'enorgueillit en fonction de ce concept mental, en fonction de l'adéquation ou non de notre expérience avec cet idéal imaginaire ! Est-ce là la Sainte Famille que nous découvrons en ce jour, frères et sœurs ? Que nenni ! Si l'on avait interviewé Marie et Joseph à chaud dans les rues de Jérusalem sur la classification à donner à l'épisode du recouvrement au Temple dans la série des mystères du Rosaire, à coup sûr ils auraient déclaré qu'il fallait le ranger parmi les mystères douloureux et non joyeux ! Un enfant qui fugue, des parents qui laissent passer toute une journée avant de le rechercher, qui ne comprennent rien à leur fils l'ayant retrouvé, et qui souffrent finalement de cette incompréhension. La « sainte histoire » de la Sainte Famille, cela commence bien ! La crise dont il est question dans cet Évangile rejoint peut-être les épreuves que peuvent traverser nos familles. Dieu sait s'il y a parfois des situations difficiles dans les familles !

Dans cette scène évangélique, la sainteté infinie des protagonistes est comme momentanément voilée. De même que saint Paul dit du Christ en croix que « Dieu l'a fait péché » (2 Co 5, 21), de même ici Jésus, Marie et Joseph sont « faits péché » en quelque sorte. La séparation entre Jésus et ses parents que provoque l'apparence de désobéissance de l'adolescent, sa « fugue », c'est un peu comme la béance dans le côté du Christ provoquée par le coup de lance le jour de la Passion (cf. *Jn* 19, 34) : une blessure pour la vie, une blessure entièrement saine. « Cette maladie ne mène pas à la mort, elle est pour la gloire de Dieu : afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle » (*Jn* 11, 4) disait déjà Jésus dans l'épisode de Lazare.

Familles qui souffrez, parents et enfants en butte à l'incompréhension, gardez-vous de paniquer, regardez la Sainte Famille. Retrouvez espérance. L'Évangile de ce jour ne s'arrête pas à l'épreuve. Il se termine bien. Joseph, Marie et Jésus rentrent finalement à Nazareth et y vivent ensemble, heureux, pendant 18 ans encore (cf. *Lc* 3, 23). La sainteté de la famille, si elle passe par des renoncements et des souffrances qui peuvent l'apparenter au martyre, ne se réduit pas à cela.

Mais comment parvenir au bonheur familial ? Une petite phrase énigmatique de Jésus en donne la clé. « C'est chez mon Père que je dois être » dit-il à ses parents éberlués. Jésus, cet adolescent de douze ans, révèle ici qu'il est aussi et d'abord le Fils éternel. Il est Dieu [et il le sait !]. Et nous sommes par grâce, par adoption, associés à sa filiation divine. C'est tout le propos de la deuxième lecture, tirée de la première épître de saint Jean : « Voyez comme il est grand l'amour dont le Père nous a comblés : il a voulu qui nous soyons appelés enfants de Dieu, et nous le sommes ». N'ayez pas peur, frères et sœurs, de ne pas toujours « sentir » votre relation au Père. « Ce que nous serons ne paraît pas encore clairement » dit saint Jean pour nous reconforter. Être fils du Père dans l'Esprit, c'est la réalité qui donne sens à toute notre existence. Pouvoir dire à Dieu « Abba, Père ! » (*Rm* 8, 15) en toute vérité est la grande révélation de l'Évangile, la clé du bonheur, bien supérieur à tous nos idéaux de sainteté familiale.

La vie trinitaire en nous peut nous faire réaliser de grandes choses. L'épisode relaté par la première lecture en est une image. Anne, remplie de la foi reçue de Dieu, lui demande un fils. Et Dieu lui donne un fils. À son tour elle le donne au Seigneur. N'est-ce pas là une figure magnifique de l'amour trinitaire ? De toute éternité en effet, le Père se donne entièrement au Fils qui à son tour se livre totalement au Père, et tout cela dans leur amour commun qui est l'Esprit. Des parents qui prient dans la Trinité, dont tout l'agir est enté sur cet amour trinitaire qui est premier, cela ne peut aboutir qu'à beaucoup d'enfants offerts au Temple, comme le petit Samuel. En cette année déclarée « sacerdotale » par le pape Benoît XVI, il est bon sans doute de méditer sur cette clé trinitaire de la vie familiale. Ne vous posez peut-être pas de but en blanc la question : « Suis-je prêt à ce que mon enfant devienne prêtre, religieux, religieuse, à le donner pour toujours à Dieu pour le service du Temple qu'est l'Église ? » Prenez plutôt le temps de prier le Père en Esprit et vérité, et la grandeur de votre offrande sera à n'en pas douter à la hauteur du don reçu dans le silence de la prière. Cette prière confiante, filiale, qui est vie trinitaire, intelligence divine en nous, c'est ce qui rapproche finalement la vocation familiale de celle de théologien ! Martyre, théologie, la sainteté familiale n'est peut-être pas si différente de celle du moine !...

« Sa mère gardait dans son cœur tous ces événements. (...) Jésus grandissait en sagesse, en taille et en grâce ». Ces « événements » gardés par Marie, ce corps du Christ qui grandit, ce ne sont pas seulement ceux d'il y a deux mille ans. Toutes nos crises familiales, toutes nos méditations trinitaires sont incluses dans cette page d'Évangile. Nous sommes le Corps du Christ ! Ensemble, laissons-nous enfanter par Marie jusqu'à la parousie. C'est elle, la Mère de l'Église, qui conduit à leur accomplissement toutes nos vocations à la sainteté, à une nouvelle naissance. Amen.